
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 19/3 (1992)

DOI: 10.11588/fr.1992.3.57552

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Andreas WIRSCHING, *Parlament und Volkes Stimme. Unterhaus und Öffentlichkeit im England des frühen 19. Jahrhunderts*, Göttingen, Zürich (Vandenhoeck & Ruprecht) 1990, 396 p. (Veröffentlichungen des Deutschen Historischen Instituts London, 26).

Dans une présentation impeccable, avec le souci constant de la référence et, c'est précieux, de la citation du document, voici un ouvrage qui, né d'une recherche doctorale, soutient avec talent une thèse: avant même que la Réforme Parlementaire de 1832 accorde le suffrage à davantage de citoyens du Royaume-Uni, la voix du peuple avait contribué à infléchir souvent décisivement des débats et des votes des Communes.

L'auteur rappelle le grand débat qui a précédé la Réforme; convenait-il, pour éviter la Révolution, de faire un minimum de concessions raisonnables à la partie riche et éduquée de la nation? Ou fallait-il considérer toute réforme comme l'accouchement dangereux d'une telle Révolution? Sa démonstration est qu'un tel débat était des plus injustifiés. Entre le »pays légal« et le »pays réel«, nous reprenons ici la distinction fameuse qui eut cours en France, les connexions et interactions étaient déjà si nombreuses et importantes qu'il s'est surtout agi de traduire dans les institutions une situation acquise.

On retrouve bien entendu une description de la classe politique dans le Parlement non réformé, mais on insiste tout autant sur les pressions qui s'exercent sur elle: la transparence des débats parlementaires, le rôle de la Presse, la pression sur les électeurs dans les assemblées électorales ouvertes à la masse, la multiplication des associations politiques, la pratique de la manifestation de masse, l'utilisation du droit de pétition au Parlement (1479 pétitions en 1814, 3636 en 1827, 8961 en 1831!). La diffusion du journal, sous une forme ou une autre, est stupéfiante et on lit avec intérêt l'exclamation de tel notable du Yorkshire, constatant, en 1823, qu' »au lieu du journal par semaine qui parvenait normalement aux parents et grands-parents des hommes d'aujourd'hui, il n'est pas de petit village qui ne connaisse à présent son journal quotidien, l'informant des mesures publiques et du comportement des hommes politiques«.

Il n'est pas de débat, sur la législation douanière, sur la monnaie, sur le commerce, où ne se manifeste le souci des députés de tous bords de prendre en considération l'état d'esprit de leurs mandants ou de leurs concitoyens, théoriciens et hommes d'Etat multiplient les déclarations lénifiantes et bien-pensantes sur l'utilité de l'éducation du peuple et sur son information, meilleur rempart contre les pratiques de corruption et contre l'arbitraire.

Quand on se décide à donner enfin davantage la parole »au peuple«, on consacre les effets d'une publicité de la vie politique. On n'assiste pas au suicide d'une classe de notables omnipotents, mais à sa reconnaissance d'un état de fait dont elle s'était accommodée depuis des décennies.

Présentée avec une clarté exemplaire, illustrée d'études de cas et d'aperçus sur la vie locale, la thèse d'Andreas Wirsching apporte une contribution exemplaire à la connaissance de la période de l'agitation radicale. Sans remettre en question la grande interprétation d'E. P. Thompson sur l'alliance que la Réforme de 1832 aurait permise entre tous les possédants contre les menaces de la multitude, elle permet de mieux comprendre pourquoi les citoyens nouvellement appelés à la capacité politique n'ont pas bouleversé une vie publique qu'ils influençaient déjà tant du dehors.

Roland MARX, Paris

Walter BUSSMANN, *Zwischen Preußen und Deutschland. Friedrich Wilhelm IV. Eine Biographie*, Berlin (Siedler) 1990, 480 p.

Le roi de Prusse Frédéric Guillaume IV (1795-1861) est l'un des souverains les moins appréciés, et peut-être le plus mystérieux, de la dynastie Hohenzollern. Ayant régné de 1840 à 1858, il fut pourtant le contemporain de la révolution de 1848 et de la modernisation de la Prusse, et il se vit offrir la couronne impériale par l'assemblée de Francfort. Mais il eut le tort

de n'être pas guerrier, et souffre surtout de l'ombre portée du règne de son successeur Guillaume I^{er} (1797–1888, régent en 1858, roi de Prusse en 1861, empereur allemand en 1871).

Dans les livres d'histoire, la présence de Frédéric Guillaume IV se résume souvent à quelques clichés: l'achèvement de la cathédrale de Cologne, le salut aux victimes des barricades de Berlin, en mars 1848, ou la »reculade« d'Olmütz en 1850. On fait de lui un amateur d'art égaré dans la politique, irrésolu, fantasque, contradictoire, velléitaire et certes peu glorieux. La biographie minutieuse et chaleureuse de Walter Bussmann permet de nuancer et compléter l'image traditionnelle, non de la récuser. Au terme de l'enquête, la personnalité du roi conserve son mystère. On peut admettre avec l'auteur qu'il n'était pas exactement »malade des nerfs« et que l'attaque cérébrale de la fin n'a rien à voir avec une maladie mentale. Néanmoins W. B. ne peut s'empêcher de parler ici et là de »caractère bizarre«, de »personnalité compliquée«, de »tempérament d'Hamlet«. On n'en saura pas plus.

Il est certain que de vives impressions de jeunesse ont fortement affecté cette nature sensible: la fuite devant Napoléon, en 1806, jusqu'aux lointains confins de l'empire russe; la mort prématurée de sa mère, la reine Louise, en 1810; la fièvre des guerres de libération en 1813, l'exaltation de la croisade contre Napoléon, l'ivresse de l'entrée à Paris – mais aussi l'horreur de la bataille découverte à 18 ans. Il baigne alors dans un climat de romantisme imprégné de nostalgie médiévale, découvre le »divin Francfort« et le »dieu Rhin«, voyage en Allemagne du sud et en Italie, épouse non sans mal une princesse bavaroise catholique (qui finit par promettre de se convertir), restaure un Burg rhénan – jeunesse plus nationale-allemande que prussienne.

Ensuite, tandis que le roi Frédéric Guillaume III, en ferme soutien de la Sainte-Alliance (sa fille épouse le tsar Nicolas I^{er}), oublie ses promesses constitutionnelles de 1815, le Kronprinz s'affirme résolument conservateur, il prend le parti de la noblesse contre Hardenberg en 1820 et participe en 1823 à la création des Etats provinciaux – concession apparente qui doit surtout servir à conjurer la tenue d'Etats généraux du royaume. Pourtant son avènement suscite en 1840 de grands espoirs dans une opinion qui revendique avec de plus en plus d'impatience une représentation nationale. Mais le nouveau roi va très vite la décevoir, malgré sa bonhomie: les cérémonies d'intronisation ne sont que de grandes reconstitutions de scènes d'hommage médiévales, et le ton direct des discours du roi ne peut dissimuler très longtemps le malentendu.

Le règne de Frédéric Guillaume IV, ce sont dix-huit années riches de bouleversements pour la Prusse et l'Allemagne, et dont il n'est pas aisé de suivre tous les fils. L'auteur choisit de rester au plus près de son personnage, ce qu'on ne saurait lui reprocher, mais qui implique que l'on ne trouvera pas ici de développements systématiques sur l'économie, la société ou la vie politique: il s'agit d'une biographie de l'homme, non de l'histoire de son règne. Pour autant le plan de l'ouvrage n'est pas strictement chronologique, mais plutôt thématique: cela gêne quelquefois le lecteur et peut nuire à la compréhension (pour les années 1848–1850 notamment), mais c'était sans doute difficilement évitable, étant donné la complexité de la matière. C'est ainsi que l'auteur envisage successivement l'action du roi dans le domaine religieux (apaisement envers les catholiques, cathédrale de Cologne, création de l'évêché anglo-prussien de Jérusalem); puis dans le domaine constitutionnel, jusqu'à la réunion du »Vereiniger Landtag« de 1847, mais aussi après 1848.

Un chapitre important est évidemment consacré à la question allemande en 1848–1850. C'est ici que les contradictions de F. G. apparaissent le plus crûment: Allemand de cœur, il ne peut qu'être séduit par une résurrection du Saint-Empire, et se laisse emporter à la célèbre proclamation (»Preußen geht fortan in Deutschland auf«) que les conservateurs lui reprochent vivement; mais d'autre part, le légitimiste qu'il est ne peut se résoudre à exclure les Habsbourg d'Allemagne ni à recevoir la couronne des mains d'une assemblée élue. Ce dilemme était sans doute insurmontable à ce moment de l'histoire, même pour un prince plus audacieux que lui, et la reculade d'Olmütz fut une retraite raisonnable face aux menaces de l'Autriche et surtout de la Russie.

En Prusse même, face aux émeutes, il semble faible parfois, mais il sauve l'essentiel, fait les

concessions nécessaires et évite la guerre civile. Malgré des flottements au jour le jour, la ligne générale paraît assez cohérente, et somme toute, honorable.

Au cours des années 1850, tandis que le régime constitutionnel s'installe peu à peu, le roi conserve une certaine liberté d'action dans le domaine diplomatique: c'est particulièrement net au moment de la guerre de Crimée, qui le voit tergiverser sans fin entre la solidarité germanique avec l'Autriche, la sympathie pour l'Angleterre protestante, l'amitié éprouvée pour la Russie, le souci de la paix et la crainte de l'isolement – pour finalement ne rien faire, s'attirer les sarcasmes du *«Times»*, mais préserver la paix dans ses Etats. Autre épisode très étonnant, en 1856, le début de mobilisation contre la Suisse, à propos des incidents de Neuchâtel, et des plans de campagne apparemment très sérieux – avant que la raison ne l'emporte. W. B. nous assure qu'il ne faut pas voir là un premier signe de maladie, que le frère (le futur roi) était d'accord, ainsi que les généraux – mais on reste quand même un peu pantois.

Un chapitre intéressant est consacré aux sciences et aux arts. L'auteur rappelle que F. G. IV, conseillé par Humboldt, fut le créateur de la section civile de l'ordre *Pour le mérite* (qui existe toujours), et un partenaire éclairé pour les architectes (Schinkel, Persius), les peintres (Cornelius), les sculpteurs (Rauch réalise en 1850 le monument à Frédéric II de l'avenue Unter den Linden).

Au terme de cette lecture, on garde l'image d'un roi plutôt sympathique, un brave homme un peu farfelu, une sorte de Don Quichotte revu par Biedermaier, impulsif, amical jusqu'à la familiarité (notamment dans ses lettres semées de points d'exclamation), émotif et grandiloquent, excessif en tout, mais foncièrement bon – et un peu ridicule. On a envie de conclure avec Heine: *«J'ai un faible pour ce roi. Je crois que nous nous ressemblons un peu. C'est un excellent esprit, il a beaucoup de talent. Moi aussi, je serais un mauvais souverain»*.

Michel KERAUTRET, Paris

Frank-Lothar KROLL, *Friedrich Wilhelm IV. und das Staatsdenken der deutschen Romantik*, Berlin (Colloquium Verlag) 1990, XIV–238 p. (Einzerveröffentlichungen der Historischen Kommission zu Berlin, 72).

Il faut remercier le Professeur Otto Büsch et la Historische Kommission de rendre accessible, grâce à cette publication, une thèse soutenue en 1987 par un jeune historien allemand, et qui se lit avec le plus grand intérêt. L'ouvrage a les qualités et les défauts (surtout les qualités) inhérentes au genre de la *«Dissertation»*: la présentation en est un peu scolaire, le souci de symétrie poussé parfois jusqu'à la lourdeur; en revanche, les thèmes apparaissent clairement, les idées sont fortes, les démonstrations convaincantes et le plan limpide. L'auteur sait allier une érudition scrupuleuse (en partie fondée sur des archives utilisées ici pour la première fois), une réflexion solide et une expression toujours claire – bref, un ouvrage très agréable à lire.

Frédéric Guillaume IV conserve la réputation d'avoir été *«un romantique sur le trône»* – la formule, due à David Strauss, remonte à 1847 –, notion vague dont il s'agit ici de préciser le contenu. On découvre qu'elle n'est pas mal fondée, mais doit s'appliquer, plutôt qu'au caractère du souverain, à un corps de doctrine politique et à un ensemble d'images littéraires et esthétiques (ayant elles-mêmes des incidences sur sa vision politique), dont le roi fut nourri dans sa jeunesse, comme ses contemporains, mais auxquels lui resta fidèle par la suite avec une remarquable obstination, alors que l'esprit du temps avait changé. Loin d'être ballotté sans boussole sur le flot des événements, le roi aurait eu un programme politique cohérent, malheureusement impossible à mettre en œuvre lorsqu'il arriva au pouvoir. Telle est l'hypothèse proposée ici, et vérifiée de façon très méthodique.

Les deux premiers chapitres du livre exposent symétriquement d'une part, les idées politiques de certains écrivains romantiques relativement à la Prusse (Novalis, Adam Müller en